

Séminaire de préparation – Mardi 3 décembre 2019

L'Éthique de la psychanalyse

Leçon 5 Valentin Nusinovici – Discutant Pierre-Christophe Cathelineau

Valentin Nusinovici – ...ne peut se poser qu'à partir d'une interrogation sur *das Ding*. *Das Ding* qui est, dit Lacan, le point initial de l'organisation du monde. On peut dire qu'elle est au cœur de la structure. Cette interrogation sur le rapport de *das Ding* à l'éthique est une interrogation de Lacan. Il l'attribue à Freud, il parle d'une révolution freudienne, d'une révolution de pensée dans le domaine de l'éthique mais cette interrogation c'est la sienne. Pour la travailler il part de *l'Esquisse*, et comme souvent il fait une lecture synchronique de Freud. C'est-à-dire qu'outre *l'Esquisse*, il va faire référence à la lettre à Fliess anciennement 52, 112 dans la nouvelle numérotation, à la *Métapsychologie*, en particulier à l'article « l'Inconscient » et à l'article « *Die Verneinung* » de 1925.

Il a le souci de tirer le plus grand profit de Freud, de coller au plus près des textes, mais pour faire autre chose. Cela fait qu'il y a des problèmes de lecture, vous allez voir, de temps en temps, parce qu'il s'agit de coudre tout ça, et d'inventer...

La proposition fondamentale, je crois, est celle-ci : *das Ding* est le terme étranger autour de quoi va tourner le mouvement de la *Vorstellung*. Il met ici *Vorstellung* au singulier, ensuite il va parler plusieurs fois de la gravitation des *Vorstellungen* autour de *das Ding*.

Bernard Vandermersch – En français ?

Valentin Nusinovici – Très bonne question de Bernard Vandermersch. *Vorstellung*, vous savez se traduit par représentation, mais Lacan prend soin de ne pas le traduire sauf quelques fois et vous allez voir pourquoi.

C'est donc la proposition fondamentale. Elle est énoncée d'emblée, elle est reprise plusieurs fois et elle doit être précisée évidemment dans ses termes, en particulier celui de *Vorstellung*.

Il note tout de suite que Freud a parlé de *wiederzufinden*, de la tendance à retrouver l'objet, c'est extrêmement important, cet « objet que, dit-il, Freud n'articule nulle part ». Je n'ai pas eu le temps de me livrer à de grandes lectures pour essayer de vérifier si c'est vraiment nulle part, en tout cas Lacan avance que cet objet n'est jamais articulé chez Freud. Lui dira que la Chose est l'Autre absolu du sujet. Absolu c'est-à-dire : qui existe indépendamment. Donc un objet non articulé, qu'on dit perdu puisqu'il s'agit de le retrouver, mais qui n'a jamais été perdu ne serait-ce que parce qu'il n'est lié à rien.

D'ailleurs on ne voit pas comment on pourrait retrouver la Chose : c'est la partie du complexe du *Nebenmensch* qui est insaisissable en tant que telle. Freud dit qu'elle n'a pas de prédicat, d'attribut. Lacan ne parle pas de prédicat ou d'attribut, il parle de *Vorstellung* : il n'y a pas de *Vorstellung* de la Chose.

Pour retrouver l'objet, il faut une orientation, Lacan parle de l'orientation vers l'objet. Chez Freud cette orientation est donnée par les frayages dans les voies nerveuses qui mettent en place une mémoire. Lacan situe cela dans le registre du signifiant et parle de concaténation signifiante. L'orientation vers l'objet est donnée par les *Vorstellungen* et elle est réglée par le principe de plaisir. C'est le principe régulateur, le principe d'homéostasie qui protège l'organisme, qui limite

les quantités d'excitations qui ne doivent pas dépasser les limites de la tolérance de l'appareil neurologique, de l'organisme. Lacan parle d'un transport d'énergie de *Vorstellung* en *Vorstellung*. L'énergie, qui passait dans les voies neurologiques pour Freud, passe maintenant de *Vorstellung* en *Vorstellung*.

Pour Freud, le principe de plaisir limite la quantité d'énergie. Lacan ne considère pas la référence à l'énergie comme pertinente.

Du côté de la Chose se trouve l'excitation (dans cette leçon Lacan ne parle pas de jouissance) et le principe de plaisir qui maintient, par la gravitation, le mouvement des *Vorstellungen*, le maintient à une certaine distance de la Chose. C'est elle, la Chose, l'objet à retrouver, qui donne à ce mouvement, comme Lacan le dit dès le début de la leçon, « son invisible loi ». C'est l'invisible loi d'un mouvement par lequel l'objet ne peut être retrouvé. On va revenir sur cette loi. La seule possibilité est donc de tourner autour de la Chose.

Le mouvement tournant on le retrouve toujours chez Lacan, mouvement tournant des signifiants dont le tore en est la figure topologique. « Révolution freudienne » dit Lacan, révolution signifie d'abord faire le tour.

Quand la limite du principe de plaisir est dépassée, Lacan parle de « cette pulsion psychique qui ne va plus vers son but et qui diffuse en constellations représentatives ». Ici le terme de représentation y est. Pourquoi ? À mon avis pour évoquer ce que Freud avait appelé l'hallucination du processus primaire, on est dans la représentation parce qu'on est dans le domaine visuel. Mais le sens de *Vorstellung*, chez Lacan, n'est pas restreint à l'imaginaire, vous allez voir de quelle façon il le discute.

La limite à ne pas franchir est donnée par la douleur. Lacan y insiste beaucoup. La seule réponse de l'organisme si cette limite est atteinte c'est la fuite, l'appareil moteur permet à l'organisme de s'écarter de ce danger, on est là dans le domaine du réflexe. Cela ne vaut bien sûr que pour les stimulations externes, Lacan n'en parle pas ici, Freud soulignait que lorsqu'il s'agit des stimulations internes, celles des pulsions, la fuite évidemment n'est pas possible.

La limite de la douleur, Lacan souligne qu'il faut la distinguer du déplaisir, qu'il ne s'agit pas de l'opposition entre déplaisir et plaisir, entre *Unlust* et *Lust*. La limite du déplaisir est dans la frange du principe de plaisir. La limite qu'impose la douleur est au-delà du principe de plaisir.

Ensuite viennent une série de remarques, c'est un vrai feu d'artifice : il est question de physiologie, d'anatomie, puis de point de vue philosophique, et poétique, architectural, historico-scientifique.... C'est très beau. Chaque point mériterait du travail, de la réflexion, ce sont des pistes, je vais juste essayer de résumer un peu.

Il y a une homologie entre la relation à la douleur et la réaction motrice. Qu'est-ce qu'il entend par là ? Je crois qu'il en a déjà parlé dans la leçon précédente. Il y a dans *l'Esquisse* un endroit où l'on parle des neurones moteurs. Il y aurait là, a-t-on dit, un lapsus de Freud, il s'agirait en fait des neurones sécrétoires. Lacan dit qu'il n'y a pas de lapsus, qu'il s'agit bien des neurones moteurs, il dit : je me suis intéressé à ça, j'ai remarqué que dans la moelle les neurones de la sensibilité et les neurones moteurs sont assez près les uns des autres. Ça montre l'intérêt qu'il a toujours eu pour l'anatomie. Il le dit expressément, je crois dans *Les Non-dupes errent*.

Il dit encore que la douleur n'est pas purement et simplement prise dans le registre des réactions sensorielles, qu'il est clair que ce qui en fait le caractère éventuellement insupportable c'est qu'elle a une qualité subjective. Il parle d'un traitement chirurgical qui abolirait la réaction subjective.

Son idée, et il y a dans les deux séminaires précédents des notations sur ce sujet, est de « concevoir la douleur comme quelque chose qui, dans l'ordre de l'existence, est peut-être comme

un champ qui s'ouvre précisément à la limite où il n'y a pas possibilité pour l'être de se mouvoir.
»

« L'ordre de l'existence » c'est l'ordre de la subjectivité. Il avait déjà parlé de la douleur dans son rapport avec l'existence et de la douleur d'exister dans *Le Désir et son interprétation*, il y a aussi des notations dans *Les Formations de l'inconscient*.

L'exemple qu'il donne ici porte sur le rapport de l'existence à l'impossibilité de se mouvoir et aussi sur son rapport au désir. Il s'agit de la métamorphose de Daphné dans Ovide. Un texte qui comme toutes *Les Métamorphoses* est superbe. J'ai eu le plaisir de le relire. En deux mots : Daphné est poursuivie par Apollon fou d'amour. Cupidon a deux flèches, une pour causer l'amour, une pour l'inhiber. Il décoche à Apollon la flèche qui le rend fou d'amour, et l'autre à Daphné qui l'en dégoûte.

Épuisée par la poursuite, elle supplie son père de lui accorder le bonheur de rester éternellement vierge, comme Diane. Mais Apollon la rejoint et elle lui demande alors à être métamorphosée en arbre. Il la métamorphose en un laurier dont il va se coiffer.

L'image de l'arbre, Lacan le souligne, est celle d'une douleur pétrifiée. Je dirais que Daphné a échappé au désir de l'Autre et qu'elle se fige dans cet éternellement vierge, la vierge étant une forme caractérisée du phallus. Cette douleur pétrifiée est une jouissance figée. Et puis Lacan parle de la pierre qui ne roule plus et de la pierre qui roule, et puis de l'architecture, qui érige, je crois qu'il ne le dit pas, la pierre laquelle est aussi une forme privilégiée du phallus (on l'a vu l'an dernier avec petit Hans). Donc érection du phallus, et puis il sera question du baroque.

Le baroque, avec ses formes torturées qui marquent un effort vers le plaisir. Comme une sortie de la pétrification de la jouissance vers le plaisir. Arrachement à la jouissance dans le baroque, en tant que celle-ci est un excès. Bien sûr le baroque offre une jouissance, au sens courant du terme, mais ce que Lacan souligne ici c'est l'arrachement à l'excès qu'est la jouissance pour accéder au plaisir. Cela l'amène au XVIII^{ème} siècle dont il va parler à la fin.

Après les feux d'artifice revenons, dit-il à nos *Vorstellungen*, tâchons maintenant de les comprendre, de les surprendre, de les arrêter dans leur fonctionnement pour nous apercevoir de quoi il s'agit dans la « psychologie freudienne ».

Psychologie, le terme est présent plusieurs fois dans la leçon. Chez Lacan en général il a un sens très critique, ici l'expression « psychologie freudienne » rend compte de la structure.

Lacan parle de « ce caractère de composition imaginaire, d'élément imaginaire de l'objet qui en fait, en quelque sorte, ce qu'on pourrait appeler la substance de l'apparence », « de ce qui est le matériel d'un leurre vital ».

Le leurre vital c'est l'image en tant que telle, une « apparition ouverte à la déception ». Il me semble qu'il distingue, d'une part « le matériel », la « substance » c'est-à-dire ce qui est en-dessous, « ce en quoi l'apparence se soutient » et de l'autre l'apparence, l'image. Le « matériel », c'est « ce tiers », « ce qui se promet, ce qui se produit à partir de la Chose, ce quelque chose d'essentiellement décomposé, la *Vorstellung* ».

On a donc la *Vorstellung* comme « tiers » entre la Chose dont elle « se produit » et l'image. C'est pourquoi, me semble-t-il, Lacan évite de traduire *Vorstellung*. Par le terme de représentation qui renvoie tout de suite à l'imaginaire. Il garde le terme allemand pour l'interpréter, pour le travailler.

Il dit que Freud a arraché ce terme de *Vorstellung* à la tradition philosophique. Il évoque Aristote, la *Phantasia*, puis il dit après avoir parlé de substance, (*PCC* – Ça passe par Brentano.) que cette *Vorstellung* a le caractère « de corps vide, de fantôme, de pâle incubé de la relation au monde, de jouissance exténuée » et après il parlera de sphère.

Corps vide, sphère, ça correspond à la gravitation des *Vorstellungen*. Ce qui tourne autour de la Chose, laquelle est fondamentalement un trou.

Alors cette sphère de gravitation, où la situer ? Il le disait à la séance précédente : « entre perception et conscience », « entre cuir et chair ». La situer entre perception et conscience, c'est situer le fonctionnement – cette révolution, ce tournage, sur lequel insiste Lacan – dans la structure telle que Freud la donne dans la lettre 112, c'est à ça que ça que renvoie ce « entre perception et conscience ».

Cela va contre un Freud ultérieur qui parlera d'appareil perception-conscience. Il n'y a pas d'appareil perception-conscience dans la lettre 112.

Entre perception et conscience vous avez la deuxième et la troisième couche, c'est l'inconscient, le *Unbewusstsein*, avec ses associations probablement causales, dit Freud. Il parle de souvenirs conceptuels, ce que Lacan va reprendre un petit peu plus loin. Et puis après, on a le *Vorbewusstsein*, le préconscient, où il s'agit de mots.

Et puis une phrase pas facile : « entre perception et conscience, il y a ce qui au niveau du principe de plaisir fonctionne c'est-à-dire les processus de pensée (je les comprends comme étant la condensation et le déplacement », de pensée il n'y en a que dans l'inconscient dit Lacan), les processus de pensée pour autant qu'ils règlent par le principe de plaisir l'investissement des *Vorstellungen* et la structure dans laquelle l'inconscient s'organise, la structure dans laquelle la sous-jacence des mécanismes inconscients se floccule, ce qui fait le grumeau de la représentation, à savoir quelque chose qui a la même structure, c'est là le point essentiel sur lequel j'insiste, la même structure que le signifiant, qui n'est pas simplement *Vorstellung* mais, comme Freud l'écrit dans l'article sur l'inconscient, *Vorstellungsrepräsentanz* ».

De la *Vorstellung* on est passé au *Vorstellungsrepräsentanz*, au représentant de la représentation (selon la traduction lacanienne). Dans la métapsychologie freudienne, c'est sur les représentants de la représentation que se fixe la pulsion, ce qui réalise le refoulement originaire et la constitution de l'inconscient. Le terme de flocculation renvoie au refoulement originaire, il s'agit de cela dans ce « grumeau de la représentation ». Je me suis amusé à chercher « grumeau » dans les dictionnaires. « Dérivé de *grumus* la motte... » déjà le sexuel ! « petite portion de matière agglutinée », « grains de sel ou de sable ». Et une citation de Buffon : « on trouve du sel en grumeaux adhérant à de la lave. »

C'est magnifique. Les éruptions de lave, c'est l'image freudienne des poussées successives de la pulsion. Lacan y pense-t-il quand il dit « grumeau » ? En tout cas la flocculation correspond, je crois, à la fixation de la pulsion sur le représentant de la représentation. Le terme de pulsion n'est pas dans la leçon, mais je pense qu'il est implicite.

Son rapport avec le *Vorstellungsrepräsentanz* fait de la *Vorstellung* « un élément associatif, un élément combinatoire », « le monde de la *Vorstellung* est ainsi déjà organisé selon les possibilités du signifiant. Selon les lois de la condensation, du déplacement. C'est-à-dire de la métaphore et de la métonymie ». On voit que la *Vorstellung* dont Lacan parle ici ne peut être réduite à l'imaginaire, son représentant est symbolique – le *Vorstellungsrepräsentanz* est un élément symbolique dans le réel – elle répond aux lois du signifiant. Cela va amener à parler des *Wortvorstellungen*, des représentations de mot.

Donc entre perception et conscience, du côté de l'*Unbewusstsein*. Il y a ces processus de pensée inaccessibles, les deux premières couches. « S'ils ne pouvaient être apportés – une phrase de Lacan – par l'intermédiaire d'un discours, c'est-à-dire de ce qui s'articule, de ce qui s'explique dans le préconscient (dans la troisième couche, celle du *Vorbewusstsein*) nous n'en saurions jamais rien.

Là, il s'agit de mots, c'est ce que dit Freud, il s'agit de mots dans le préconscient, de représentations de mot (*Wortvorstellungen*). Eh bien, dit Lacan, ces *Wortvorstellungen* instaurent un discours qui s'articule sur les processus de pensée, qui sont la condensation, le déplacement, autrement dit la métaphore, la métonymie... Les processus de pensée, que nous ne connaissons pas, que nous ne connaissons que par les mots du préconscient, par lesquels on peut repérer qu'il y a métaphore et métonymie.

Freud ne parle pas de représentations de mot dans la lettre 112, il parle de mots. Représentation de mot, cela viendra dans la métapsychologie,

Lacan, puisqu'il parle de *das Ding*, est amené à dire qu'il y a un autre mot qui se traduit par chose : *Sache*. Dans représentation de chose il s'agit de *Sache*, il le traduit par « affaire ».

Je reprends : les représentations de mot instaurent un discours qui s'articule sur les processus de pensée. Ici Lacan reprend le terme de psychologie : « nous ne connaissons rien de l'inconscient si nous ne faisons pas de psychologie ». « Quand nous parlons de notre volonté, de notre entendement comme des facultés, nous faisons de la psychologie et nous ne pouvons guère faire mieux puisque ce que nous ne pouvons pas atteindre directement l'inconscient. »

Vous savez qu'à la fin, il a fait la tentative de parler comme l'inconscient parlerait s'il le pouvait, et moins comme on le fait suivant notre « psychologie ». Mais ici, comme le disait très bien Catherine Ferron, la psychologie c'est ce qui nous est possible.

Il avait situé le préconscient comme imaginaire au temps du séminaire sur les psychoses, maintenant le préconscient est présenté comme un discours.

Je résume, les *Vorstellungen* ont leur gravitation, leur modes d'échange, condensation et déplacement, qui correspondent aux lois du fonctionnement de la chaîne signifiante. La gravitation des *Vorstellungen* sous la forme des *Vorstellungsrepräsentanz* est à comprendre comme l'articulation d'un discours inconscient. Ce qui va venir à la conscience, par l'intermédiaire du préconscient, c'est la perception de ces articulations inconscientes, de ce discours inconscient. C'est « la rationalisation du cheminement de notre désir dans un discours effectif ».

Pierre-Christophe Cathelineau – Gravitation, c'est un mouvement, c'est quoi ?

Valentin Nusinovici – Gravitation indique que vous devez penser la suite de ce vous entendez ou plutôt lisez, comme ayant valeur signifiante, comme faisant le tour de quelque chose, comme tournant autour d'un réel. Ce que présentifie le tore. Nous devons nous orienter, pour reprendre le terme de Lacan, ainsi, puisque le réel, nous ne l'avons pas, sauf peut-être par la lettre, on peut en discuter... ou la logique. Quand on écoute on n'a rien qui soit directement du réel. Il y a des moments plus brûlants, où on s'en approche...

Bernard Vandermersch – Mais le mot gravitation en tant qu'il fait référence à gravité, il est paradoxal... Est-ce que ça tourne autour d'un trou, d'un vide qui n'est pas pesant justement...

Valentin Nusinovici – Oui, la métaphore est cosmique, c'est...

Bernard Vandermersch – Mais ce qui est marrant, c'est cette gravitation qui tourne autour d'un vide et non pas autour d'une masse...

Valentin Nusinovici – Tu as raison. J'ai dit trou parce qu'on a l'habitude d'en parler ainsi, mais il ne le dit pas ici. Il avait parlé de révolution dans d'autres séminaires pour indiquer ce mouvement-là.

Bernard Vandermersch – Oui mais, enfin... la gravitation ça veut dire quoi ?

Valentin Nusinovici – Ça suggère qu'il y a, sinon une formule mathématique, en tout cas une loi, On va voir que cette loi invisible elle vient de *das Ding*. Évidemment, on ne peut pas écrire une équation

Bernard Vandermersch – Oui mais elle attire et en même temps elle repousse.

Valentin Nusinovici – Exactement, il y a les deux mouvements... le signifiant lui-même a ces deux incidences. Il y a cette orientation vers l'objet qui est l'orientation du désir, mais dès que le désir s'approche trop de son objet il s'abolit.

Alors *Sache*. Chez Freud, on a *Sachevorstellung* et *Wortvorstellung* : représentation de chose, représentation de mot. Lacan dira qu'il n'y a pas de représentation de mots, il en plaisantera : on ne se représente pas les mots.

De même *Sachevorstellungen*, ce ne sont pas des choses que l'on se représente. Chez Freud ce sont des traces mnésiques dans le système inconscient et elles se lient aux représentations de mots dans le système préconscient.

Voilà comment il rendra compte plus tard des *Sachevorstellungen* dans *La logique du fantasme* : « Les pensées qui constituent l'inconscient, ce sont de signes par où chacune de ces choses, *Sache*, affaires, choses de rencontre, jouent les unes par rapport aux autres cette fonction de renvoi à s'attendre, à s'ordonner comme ordre des choses. »

Das Ding divise le sujet. Plus précisément Lacan souligne que la Chose est absente et que c'est « tout ce qui s'articule comme bon ou mauvais qui divise le sujet à l'endroit de la Chose ». Le bon et le mauvais sont dans l'ordre de la *Vorstellung*, ils sont les indices de ce qui oriente selon le principe de plaisir, et qui reste à une certaine distance de la Chose.

Ce n'est pas équivalent à l'opposition kleinienne entre bon et mauvais objet.

Ensuite Lacan parle d'une économie, il y a une opposition entre discours et parole.

« Les *Wortvorstellungen* s'opposent, comme le reflet de discours, à ce qui ici s'ordonne, selon une économie de paroles. » Ici il renvoie à l'inconscient. Ça étonne, on est dans les traces mnésiques qui sont des inscriptions, des *Niederschriften*, de l'écrit – Lacan en parlera comme de l'écrit – de la lettre et il nous dit : c'est une économie de paroles.

Après, il y a un passage qui concerne *Verneinung* en rapport avec le préconscient et les *Vorstellungen* et la *Verdrängung* en rapport avec les *Vorstellungsrepräsentanz* donc l'inconscient.

La *Verneinung* à la fois présentifie et renie ce qui est refoulé. Il passe au *ne* discordantiel ainsi dénommé par Pichon et Damourette, qu'il a pris chez eux et dont il a fait un usage très précis. Vous savez qu'il le situe entre énoncé et énonciation. Dans le fameux exemple : je crains qu'il *ne* vienne (au lieu du simple : je crains qu'il vienne) – on voit bien que ladite négation discordantielle n'est pas simplement une négation, simplement : je veux qu'il ne vienne pas », il y a aussi le désir qu'il vienne.

Lacan parle d'un entredit, cette *Verneinung*, elle est dans l'entredit, entre l'énonciation et l'énoncé, « la pointe la plus affirmée de ce que je pourrais appeler l'entredit ».

Je lis la phrase de Lacan : « Je crains quelque chose qu'en l'énonçant je fais surgir dans mon existence et, du même coup, dans son existence de vœu qu'il vienne. C'est là que s'introduit ce petit *ne* qui le distingue, qui montre la discordance de l'énonciation à l'énoncé, et qui montre la véritable fonction de la particule. La particule négative ne peut surgir, ne peut être, ne vient au jour qu'à partir du moment où je parle vraiment, et non pas au moment où je suis parlé, si je suis au niveau de l'inconscient. »

Au moment où je parle vraiment je le comprends comme le moment où je ne suis pas coupé de l'inconscient, le moment où je suis parlé serait celui où je suis dans le face à face imaginaire.

La question de la « batterie signifiante ».

« Il y a une synchronie primitive du système signifiant ». Lacan reformule ce que dit Freud. Synchronie primitive du système signifiant : dans les *Wahrnehmungzeichen* – lettre 112 – dans la première couche, les associations de ces traces mnésiques se font par simultanéité (*Gleichzeitigkeit*). Donc synchronie signifiante. Ces traces, ces signifiants sont premiers. C'est dire que la diachronie est seconde.

Le trésor des signifiants est un ensemble synchronique. Il ne parle pas du trésor des signifiants, il dit simplement que le *fort* et le *da* sont là, ensemble, synchroniquement et que le mouvement de la diachronie les met en route.

Alors vient la question : quelle est la batterie minimale pour que s'organise le système du signifiant ? Pas moins de trois sûrement, est-ce qu'il faut le quatre ?

Il fait une référence à Heidegger mais elle n'est pas fondamentale. Le quatrième pour Lacan c'est le Nom-du-Père, ça le restera. « Sans doute quatre » répond-il, faute de quoi, là aussi c'est intéressant, « faute de quoi, il faudra un véritable effort de suppléance de la significantisation. »

Ensuite il évoque en quelques mots la thèse de Laplanche sur Hölderlin, il dit qu'elle existe... Faute de ce quatrième, il faudrait un effort de suppléance, on voit que ça l'a travaillé de toujours, la question de la suppléance et de l'élément quatrième.

Quand on a le quatrième, dit-il, on a une synchronie, je simplifie, sur laquelle peut s'étagier la dialectique essentielle, c'est-à-dire celle qui fait défaut dans la psychose.

Le terme d'étagement renvoie au graphe. Si vous avez le quatre, vous avez un graphe dans lequel il y aura ce qu'il nomme à ce moment-là l'Autre de l'Autre, c'est-à-dire S de grand A barré. Quand il dira ensuite que S de grand A barré signifie qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre ce sera pour dire que l'Autre est incomplet et qu'il n'y a pas de métalangage qui puisse y parer. Dans la psychose, il n'y a pas ce S de grand A barré.

Il termine sur « une topologie qui institue le rapport au réel » donc à *das Ding*. Il s'agit de distinguer le rapport au réel du champ de la réalité.

Le principe de plaisir opère dans le champ de la réalité. Dans ce champ de la réalité, il y a la conscience morale, connue de toujours, qui chez Freud prend le nom de Surmoi. On est dans le discours effectif, dans le fonctionnement psychologique. Les Dix commandements constituent une loi effective qui est reconnue de tous côtés, elle est dans le champ de la réalité.

Et il y a le réel, du côté du réel il parle de « la loi primordiale ». C'est l'interdiction de l'inceste, elle n'est pas articulée dans un discours, Lacan souligne qu'elle n'apparaît pas dans les Dix commandements. C'est une loi du réel. La loi invisible dont on a parlé au début, c'est celle-là.

Pourquoi le fils ne couche-t-il pas avec la mère ? Il y a les explications biologiques, rappelle Lacan : cela produirait une dégénérescence... d'abord ce n'est pas évident, s'amuse-t-il, car « une telle endogamie est couramment employée dans les branches de la domestication pour améliorer une race, végétale ou animale. » Laissons les explications biologiques. « Il reste là quelque chose de voilé ». C'est le fait que la mère occupe la place de *das Ding*, « le corrélatif en est le désir d'inceste ». « La loi de l'inceste » se situe au niveau du rapport inconscient avec *das Ding*. Loi de l'inceste, l'expression dit bien que désir d'inceste et interdit de l'inceste sont inséparables, l'un n'est pas premier et l'autre second, ils sont noués. Il parlera de nœud, nœud du désir et de la loi.

Quelle est alors la fonction de ces Dix commandements qui ont « un caractère d'immanence préconsciente » ? Leur fonction, malgré l'apparence n'est pas de structurer la vie sociale, ils sont sans cesse violés. « Ils sont destinés à maintenir le sujet à distance de toute réalisation de l'inceste ». Pourquoi le faut-il ? Parce que « l'inceste avec la mère serait l'abolition du monde de la demande qui est ce qui structure le plus profondément l'inconscient. »

Comment maintiennent-ils le sujet à distance de toute réalisation de l'inceste (ce qui implique que la loi primordiale n'y suffit pas) ? Ils sont surtout, dit-il, « la condition pour que subsiste la parole. » Je le comprends ainsi : pour que subsiste la parole, donc que subsiste une demande articulée, qui restera forcément insatisfaite, donc pour que subsiste le désir qui structure l'inconscient.

Il y a mention d'une opposition entre discours et parole. Je ne pense, bien qu'il y ait une note dans ce sens dans mon édition, que discours a le sens qu'il aura quand Lacan parlera des discours et de leur structure quadripartite. Il s'agit du discours effectif qui se développe, dit-il, « dans l'ordre de l'erreur, de la méconnaissance, voire de la dénégation ». La parole, je pense qu'il faut l'entendre du côté de la parole pleine, celle qui nous vient de l'Autre, comme le présente le schéma L.

Les Dix commandements sont les conditions de possibilité de la parole, est-ce à-dire qu'ils favorisent les manifestations de la vérité laquelle a toujours rapport avec le lieu de l'Autre, c'est-à-dire avec l'inconscient ?

Texte relu par Valentin Nusinovici.

Bernard Vandermersch – ... Est-ce que la dernière phrase... Le souverain bien

Valentin Nusinovici – À la fin il annonce ce qu'il va traiter la fois suivante. Il commence par rappeler que le réel est ce qui se retrouve toujours à la même place comme le montre l'histoire de la science et des pensées et que c'est ce détour qui amène à la grande crise révolutionnaire de la morale. C'est Kant et Sade, qui seront abordés, points essentiels à comprendre pour voir le pas franchi par Freud.

Il y a une citation, je suppose qu'elle est de [Georges] Bataille, Lacan dit : « un poète qui est un de mes amis a écrit « le problème du mal ne vaut d'être soulevé que tant que l'on ne se sera pas quitte avec l'idée de la transcendance d'un bien quelconque qui pourrait dicter à l'homme des devoirs. Jusque-là, la représentation exaltée du mal gardera sa plus grande valeur révolutionnaire. » Freud, dit-il, nous montre « qu'il n'y a pas de Souverain Bien, que le Souverain Bien, qui est *das Ding*, qui est la mère, qui est l'objet de l'inceste, est un bien interdit. Et qu'il n'y a pas d'autre Bien. » Il renverse ainsi le fondement de la loi morale : la loi morale ne ressort pas du champ du discours effectif, elle est commandée par le réel. C'est ce qui doit guider l'éthique de la psychanalyse.

Mais « il s'agit de concevoir, dit Lacan, d'où vient la loi morale restée bien intacte, tout à fait positive et telle que nous pouvons littéralement, il cite le titre d'un film, nous casser *La tête contre les murs* [Jean-Pierre Mocky], plutôt que de la voir renversée.

« Ce que l'on a cherché à la place de cet objet irretrouvable, c'est justement cet objet qu'on retrouve toujours dans la réalité. » Et qui est le fruit de ce qui se présente sous « la forme aveugle, énigmatique du monde de la physique moderne ».

On a des échos de ce dont on a parlé cet été, de la positivation de l'objet, de la *lathouse*, de ces objets qui viennent de la science et qui ont envahi notre réalité.

« Autour de cela vous le verrez, s'est jouée effectivement à la fin du XVIII^{ème} siècle, au niveau précis de la Révolution française, la crise de la morale. C'est à ceci que la doctrine et le développement freudiens apportent une réponse, introduisent une lumière dont j'espère vous montrer qu'elle n'a pas encore dégagé toutes ses suites. »

Julien Maucade – Ça ne serait pas l'amour courtois ?

Valentin Nusinovici – Je ne sais pas.

Pierre-Christophe Cathelineau – La dernière ligne indique ce que Lacan va résumer dans « Kant avec Sade ». La distinction sur le Souverain Bien, la distinction entre le *Wohl* et le *Gut* chez Kant qui d'un côté distingue le *Wohl* du côté pathologique et le *Gut* du côté d'un bien qui n'est en rapport avec aucun objet pathologique. Et le fait que ce *Gut* qui n'est en rapport avec aucun objet pathologique, accède au statut de l'objet chez Sade, c'est-à-dire que la Chose descend de son inaccessibilité et devient ce bien horrible poursuivi par le sujet. Parce que c'est un bien horrible, il n'y a de doctrine du bien que de doctrine du mal c'est qu'il veut dire tout au long du séminaire sur *l'Éthique*. Le Souverain Bien c'est le mal, c'est la jouissance mauvaise. C'est ça qui est le centre de gravité de la vie subjective. En tout cas c'est ce qu'il dit à propos de « Kant avec Sade » et aussi qu'il reprend dans le séminaire.

Sur le mouvement de la leçon je voudrais faire une remarque. Ce qui est frappant pour les *Worstvorstellungen*, il passe d'une notion très inspirée de Brentano, c'est-à-dire du côté de la *Phantasia*, c'est ce que tu as dit, c'est-à-dire du côté de l'imaginaire, du fantasme. On est dans l'inspiration du commentaire « De l'âme » d'Aristote avec le cour de Brentano à l'arrière-plan, cour auquel Freud a assisté et dont Lacan reprend quelques bribes autour de l'imaginaire. Là j'étais entièrement d'accord avec ce que tu as dit. Et puis peu à peu, au fil de la leçon ces *Vorstellungen* sont pensées par rapport au *Vorstellungsrepräsentanz* c'est-à-dire par rapport au signifiant. Et aux lois de la parole. On passe donc de la question de l'imaginaire aux lois de la parole et du signifiant avec cette idée que ce signifiant se structure par rapport à la *Verdrängung* par rapport à la *Verneinung*, c'est-à-dire ce signifiant se structure comme ce qui vient faire barrière et bord à *das Ding*.

En tout cas c'est ce qui gravite autour de *das Ding*.

Valentin Nusinovici – C'est ce qui gravite autour mais est-ce ce qui fait bord ?

Bernard Vandermersch – Bord ou pas bord ? Si on veut distinguer, si on parle de gravitation, c'est quelque chose qui est quasiment physique. C'est-à-dire cette histoire de *das Ding*, vide au cœur de... c'est quasiment une loi physique du signifiant. Les lois de la parole c'est autre chose. C'est des lois normatives et en gros Lacan a l'air de dire pendant que vous vous occupez à piquer la femme de votre voisin, de piquer son âne, de mentir, vous vous éloignez de cette tentation d'aller chercher *das Ding*, d'être attiré... Et parce qu'il n'y a pas forcément un bord et c'est ça. Parce qu'il y a quand même des situations où le sujet est attiré par le vide central alors que dans d'autres cas, par les lois physiques mêmes du signifiant, il en est tenu à distance.

Le renversement, c'est quand même Aristote qui promet le Souverain Bien et tous les autres biens en découlent alors que le renversement freudien, c'est de dire la question du Souverain Bien, ce qui est important est que cela vient du réel. Et le renversement fait qu'il n'y a pas de Souverain Bien justement. Il y a un vide à la place et il y a tous ces biens qui sont produits quand même par les lois de la parole. C'est-à-dire quelle est la femme qui est désirable ? C'est la femme de son prochain, il y a un côté assez étrange. Bon tu honoreras ton père et ta mère, justement je vais les emmerder, il y a une ambiguïté dans... Quelques fois on a l'impression que les lois de la parole en même temps elles sont essentielles pour que la parole puisse se préserver quand même parce que si tu mens régulièrement, il n'est plus question de parler et en même temps elle propose quelque chose qui est un désir à distance de ...

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est pourquoi cette Chose est à la fois dans le séminaire, un vide et aussi un point d'incandescence.

Bernard Vandermersch – Tu brûles là.

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est vrai, le terme de point d'incandescence qui est utilisé dans le texte. Et pour se tenir à distance de ce point d'incandescence nous n'avons d'autres instruments, si on peut parler du signifiant comme ça, que la parole.

Bernard Vandermersch – C’est pourquoi j’ai pensé qu’il fallait introduire entre les lois du langage quasiment physiques, quand tu refoules etc.... une espèce d’automatisme lié aux lois du langage et la loi symbolique avec l’introduction du Nom-du-Père il y a quand même là une médiation, entre les lois purement physiques du langage et les lois de la parole qui sont des lois franchement normatives.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui mais... c’est ce qu’a très bien dit Valentin l’évocation de *das Geviert* qui est le terme heideggérien pour (**BV** – Qu’est-ce que c’est ?) le quatrième, je pense que c’est tout à fait ça, c’est-à-dire il introduit la dimension de la médiation dans cette petite incise sur *das Geviert*, c’est-à-dire la possibilité qu’il y ait du tiers par rapport à la Chose. Mais toute la conclusion du passage c’est de nous montrer que le pas freudien c’est d’avoir destitué le Souverain Bien de sa place dans l’éthique. C’est ça le pas freudien. Parce que ce qui est la vérité du Souverain Bien, c’est la Chose.

Bernard Vandermersch – En même temps les Utilitaristes avaient déjà légèrement dévié.

Pierre-Christophe Cathelineau – Ils avaient déviés et la vérité du Souverain Bien c’est la Chose.

Bernard Vandermersch – Parce qu’ils le construisaient autrement, la sommation des biens particuliers qui fait un bien ... Freud n’est pas le premier à avoir renversé... On peut d’ailleurs penser que c’est par ces grands mouvements que le capitalisme...

Pierre-Christophe Cathelineau – Tout à fait et d’ailleurs quand on lit « Kant avec Sade » on voit très bien dans le schéma Z on a des éléments avec le *vel* de l’impératif du discours capitaliste, le signifiant maître. D’un signifiant maître qui divise et ordonne la jouissance et on a aussi l’évocation dans ce texte de la Chose en soi qui est rendue accessible par l’objet chez Sade et on va le retrouver là-dedans et la Chose en soi telle qu’elle est mise en évidence par Kant dans *La critique de la raison pure* et elle vire à l’impur grâce à Freud parce que Freud restitue dans sa dimension de réel, ce point d’incandescence qui est je dirais le point d’incandescence autour de quoi gravite le signifiant. T’es pas d’accord ?

Bernard Vandermersch – Si, l’incandescence (**PCC** – C’est un terme de Lacan), oui je ne vois pas très bien le vide c’est un terme attractif, le trou dans l’Autre. L’idée c’est quand même l’incomplétude de l’Autre, de placer quelque chose là-dedans. Le Souverain Bien est manifestement une façon de boucher la question du vide, chacun des névrosés met autre chose. Mais cette idée d’incandescence, de soleil, de quelque chose qui brûle...

Pierre-Christophe Cathelineau – Il évoque à un moment donné quelque chose qui est assez étonnant, il évoque la bombe atomique et il dit il faudrait, on supplierait de savoir que les gens qui déclenchent ce genre de type de catastrophe puissent se dire que la Chose est dans le sujet, puissent savoir que la Chose est dans le sujet. C’est-à-dire que cette chose qui a été fantasmatiquement écrite par la physique moderne, dont il est question-là, elle aurait à être restituée au niveau subjectif parce que précisément c’est un point d’incandescence qui est à l’origine de la bombe atomique sinon il n’évoquerait pas la bombe atomique à propos de *das Ding*.

Valentin Nusinovici – Est-ce que ce qui est incandescent, ce ne sont pas les signifiants qui soutiennent ce que Freud appelait hallucination des attributs de l’objet ?

Pierre-Christophe Cathelineau – Ce que je veux dire c’est que s’il met l’interdit, s’il met la mère et l’interdit de l’inceste au cœur du processus, c’est là que se situe le point d’incandescence. C’est l’inceste. Il y a toujours une ambiguïté entre le vide que tu défends et...[Brouhahas] mais ce n’est pas seulement le vide cette idée du vide que tu as dit, mais c’est l’inceste.

Bernard Vandermersch – Mais l’inceste n’est pas seulement interdit, il est impossible, il n’y aura jamais un objet qui n’a existé...

Pierre-Christophe Cathelineau – Mais il y a ce fantasme de le rejoindre dans l'expérience d'un Souverain Bien (*BV* – C'est ça qui doit être interdit) C'est là où ça brûle.

Virginia Hasenbalg – Le désir de l'inceste est corrélatif de la Chose.

Pierre-Christophe Cathelineau – Mais pourquoi il dit il faudrait que le sujet se mette à savoir que c'est en lui pour justement éviter la folie nucléaire ? (*BV* – Il y en a d'autres.) Il y a la Shoah, il y a d'autres exemples. Il y a toutes sortes de folies.

Bernard Vandermersch – Quelque choses qui consiste à mettre un machin dans ce trou. Et c'est le Souverain Bien. Et c'est le Souverain bien qui est à l'origine de toutes les catastrophes. (*PCC* – exactement !) et en même temps qui soutient les trois quarts des psychismes humains

Valentin Nusinovici – Et en même temps est-ce que ce n'est pas le Souverain Bien qui soutient l'image du grand Un, parce que celui qui commande les catastrophes c'est le grand Un ? Celui qui commande les catastrophes c'est le grand Un, lui aussi est supposé être là dans ce trou.

Julien Maucade – Ça veut dire que ça n'existe pas à l'extérieur.

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est en soi, il faut que ça soit su par le sujet et tout le travail que tu as fait d'ailleurs de façon très fine, c'est que ça puisse être su par le sujet. Il faut que ça puisse être pensé en termes de *Wahrnehmung*, en termes de *Vorstellungsrepräsentanz*. C'est en nous.

Julien Maucade – Celui qui appuie sur le bouton ce n'est pas à l'extérieur, c'est lui. (*PCC* – C'est lui.)

Bernard Vandermersch – Il n'y a pas que tout à fait ça. La question de Valentin c'est quel lien entre le Un et le Souverain Bien. Chez Aristote ce n'est pas à peu près confondu ?

Valentin Nusinovici – C'est confondu, c'est un Dieu,

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est le Dieu immobile, c'est confondu c'est la même chose,

Bernard Vandermersch – L'analyse aurait consisté à séparer le signifiant maître et l'objet. La question de l'idéal d'un côté. Aristote confond le Souverain Bien et le maître.

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est confondu, d'ailleurs la doctrine aristotélicienne est dite eudémoniste c'est-à-dire qu'elle suppose que la réalisation du Souverain Bien apporte le bonheur. C'est une idée eudémoniste. Toutes les doctrines antiques avant Kant, sont des doctrines eudémonistes, c'est-à-dire qui confondent le bien et le bien-être.

Texte relu par l'auteur.

Transcripteurs : Anne Bienfait, Sylvie Casen, Véronique Bellangé, Dominique Foisnet Latour.

Relecteurs : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.